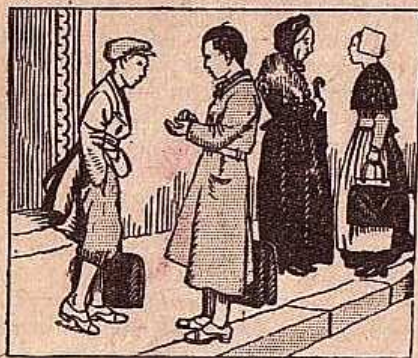




Ce jour-là, Fontanet et moi, tous deux élèves de 5^e, nous rentrions du collège ramenés par Mme Tourtour et par Justine, ma bonne. « On ne donne pas assez, dis-je tout à coup à Fontanet. On ne fait pas suffisamment l'aumône. — C'est possible », répondit-il.



J'avais 49 sous.... Si Fontanet en apportait autant, nous pourrions commencer tout de suite à faire l'aumône.... Plein d'espoir je laissai Fontanet à sa porte.



« Et toi, Justine, trouves-tu que l'on fait assez l'aumône? — Ah! répondit-elle, il y a surtout les pauvres honteux.... Ils souffrent, plutôt que d'oser demander.... »

97. — Les pauvres honteux.

1. — J'étais décidé. Je me vouerais¹ avec Fontanet à la recherche des pauvres honteux. Le soir même, par un coup inattendu de la fortune, je reçus de mon grand-père, qui était pauvre et généreux, une pièce de cent sous. Et le lendemain

matin, à la classe de M. Brard, j'informai par signes Fontanet que nous disposions désormais d'une somme de sept francs quatre-vingt cinq centimes pour les pauvres honteux....

2. — A la récréation de midi, Fontanet fit claquer ses doigts en signe de joie et me fit pressentir² qu'un jour ou l'autre sa tante, qui était très riche, lui donnerait le double ou le triple de ce que j'apportais, et qu'en attendant je devais lui remettre les sept francs quatre-vingt cinq. Ce dépôt était nécessaire, selon lui, pour la comptabilité de l'œuvre.

Et nous résolûmes de chercher dès le soir même, au sortir du collège, un pauvre honteux.

3. — Les circonstances favorisaient cette recherche. La Tourtour, atteinte d'une fluxion³, gardait la chambre, et Justine, dont les joues écarlates semblaient toujours sur le point d'éclater, nous apparaissait comme incapable de surveillance et dénuée⁴ de toute autorité. Et ce n'était pas trop de tous nos moyens pour découvrir dans la foule des citadins un de ces pauvres honteux dont l'unique caractère est de souffrir en silence. Nous crûmes bien, pourtant, avoir mis la main sur l'un d'eux. Vêtu d'une cotte sordide, il se traînait en boitant.

Nous étions tout yeux pour le contempler.

« C'en est un, murmurai-je à l'oreille de Fontanet.

— Pour sûr », répondit-il.

Mais, au coin de la rue Vavin, l'homme entra dans un cabaret qui avait une grille peinte et des pampres⁵ en fer forgé. Nous le vîmes saisir et boire un verre de vin sur le comptoir de zinc qui étincelait à la lumière.

« Je crois, dis-je, que c'est un ivrogne.

— Pardi! c'était bien facile à voir », répliqua Fontanet, qui me força d'admirer sa perspicacité⁶.

4. — Un échec n'était pas pour nous décourager; nous continuâmes notre recherche, accompagnés par Justine qui s'essouffait à nous suivre à travers les mille détours de notre course curieuse. Sur le carrefour de la Croix-Rouge, nous avisâmes une jeune paysanne qui, son panier sous le bras, épelait les écrivains et semblait dans une grande détresse. Je pensai avoir trouvé en elle ce que nous cherchions; je m'approchai d'elle très poliment, et, tirant mon chapeau :

« Puis-je vous être utile en quelque chose » ?
Elle ne me répondit que par un regard irrité....

5. — Nous convînmes que la recherche d'un pauvre honteux était difficile, ardue⁷, chanceuse; nous ne nous y livrâmes qu'avec plus d'ardeur. Nous entrions dans la rue des Saints-Pères, et il n'y avait plus de temps à perdre. Là, nous suivîmes un homme évidemment malheureux : courbé sous le poids des soucis, son pantalon pointu aux genoux, son chapeau crasseux, son nez qui lui descendait jusque sur la bouche, tout nous révélait un pauvre honteux. Nous allions l'aborder quand Fontanet me tira brusquement par le bras.

« Méfie-toi. Il est décoré. »

En effet, un ruban rouge était noué à la boutonnière de sa redingote. Nous reconnûmes à ce signe que, loin d'être un pauvre, ce monsieur comptait parmi les personnages les plus considérables de la société. Nous exagérons peut-être, mais nous étions nourris dans le respect des honneurs.

6. — Quelques pas plus loin, Fontanet, qui ne se lassait pas, s'écria : « Le voilà ! le voilà ! » en me montrant un vieillard négligemment vêtu qui, tout en marchant, fouillait dans ses poches et n'y trouvait pas ce qu'il cherchait, car il ne cessait pas ses fouilles. Qu'y cherchait-il ? Des pièces de monnaie, du tabac ? On ne pouvait savoir, mais c'était là, pour Fontanet, le signe certain, l'indice révélateur⁸ du pauvre honteux. Il ne peut se résigner à mendier et s'obstine à chercher dans ses poches vides les biens qui n'y sont plus.

« Parle-lui, me dit Fontanet.

— Parle-lui, toi, répliquai-je. D'ailleurs, c'est toi qui as l'argent, c'est à toi de l'offrir. »

Cette raison décida Fontanet qui, se jetant devant l'homme qui fouillait ses poches, l'arrêta sur le trottoir étroit et, levant sa casquette, lui dit : « Monsieur.... »

Après ce début, Fontanet, qui était pourtant de son naturel hardi et même effronté, resta coi⁹. Le vieillard, de près, avait l'air cossu; on lui voyait une épingle d'or et une chaîne d'or. Je me portai au secours de Fontanet, et, tirant aussi ma casquette :

« Monsieur... », dis-je poliment d'une voix faible.

Et, le courage me manquant, je n'en dis pas davantage.

7. — Voyant notre embarras, cet homme nous appela ses petits amis et nous demanda en quoi il pouvait nous être utile. Fontanet avait dans l'esprit des ressources extraordinaires.

« Monsieur, dit-il hypocritement, voulez-vous nous indiquer la rue de Tournon ?

— La rue de Tournon.... Vous y tournez le dos, mes petits amis. Prenez la première rue à gauche, puis la seconde encore à gauche, puis la troisième.... »

Il hésitait et, à chaque indication qu'il cherchait, il fouillait dans les goussets de son gilet comme pour y trouver les endroits difficiles de son itinéraire. Fontanet le regardait avec le mauvais sérieux de son museau de renard; je me mordais les lèvres; tout à coup j'éclatai de rire, mon camarade en fit autant, et nous nous enfûmes de toutes nos jambes, non pas toutefois assez vite pour ne pas entendre le vieillard interdit¹⁰ nous traiter de drôles et de polissons.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Se vouer** : se consacrer par un *vœu*; s'appliquer exclusivement à. — 2. **Me fit pressentir** : me donna à comprendre. — 3. **Fluxion** : gonflement douloureux causé par un *afflux* de sang, d'humeur. — 4. **Dénué** (rapprocher *nu*) : complètement privé. — 5. **Pampres** : ici, ornement rappelant la branche de vigne. — 6. **Perspicacité** : pénétration d'esprit (l'auteur ironise). — 7. **Ardu** : difficile. — 8. **Indice révélateur** : *indication*, signe qui fait apparaître, comprendre ce qui était caché ou obscur. — 9. **Rester coi** : ici, rester muet d'embarras. — 10. **Interdit** : qui perd contenance, se trouble.

Le sens. — 1. Qu'est-ce qu'un pauvre honteux ? — 2. Citez quelques détails qui montrent l'ascendant de Fontanet sur son ami. — 3. Pourquoi ce soir-là, les deux enfants se disent-ils favorisés par les circonstances ? — 4. Que concluent-ils après deux vaines tentatives et pourquoi ? — 5. Pourquoi pouvait-on supposer que le vieillard était un pauvre honteux ? — 6. Pourquoi Fontanet reste-t-il coi devant le vieillard ? — 7. Pourquoi le vieillard prêtait-il à rire ? — 8. Pourquoi à propos de Fontanet, l'auteur peut-il parler du mauvais sérieux de son museau de renard. — 9. Les deux enfants ont-ils eu raison de s'enfuir ? Pourquoi ?

UTILISONS LE TEXTE

La grammaire. — **Le participe passé.** — 392. — Transcrivez la dernière phrase de la lecture (voir ci-dessus) au passé composé. Ex. : *Fontanet l'a regardé, avec....* — Transcrivez-la ensuite au passé composé en supposant qu'il s'agit d'une vieille femme qu'abandonnent deux fillettes. Ex. : *Juliette l'a regardée avec....*

L'analyse. — 393. — Indiquez le nombre, la nature et la fonction des propositions du n° 2 de la lecture.

La phrase. — 394. — Refaites 3 fois la réponse du vieillard : *La rue de Tournon.... Vous... troisième* en supposant qu'il s'agit d'une autre rue que vous connaissez, — d'une maison, — d'un appartement difficile à trouver.

98. — Chez la veuve Bargouiller.

1. — Je désespérais de trouver un pauvre honteux. Mais à quelques jours de là, Fontanet, pendant la récréation de midi, conta à La Chesnais nos projets et nos mécomptes¹.... La Chesnais connaissait un pauvre honteux, un pauvre qui ne mendie pas.... Sa mère avait secouru un pauvre de cette espèce. Il est mort, mais il a laissé une veuve et deux enfants. Maman leur donne mes vieux vêtements. La veuve Bargouiller, ajouta La Chesnais, habite passage² du Dragon. Et il indiqua le numéro, que j'ai oublié.

2. — Nous résolûmes, Fontanet et moi, de porter à la veuve Bargouiller la somme consacrée à l'infortune cachée, ou du moins ce qui restait de cette somme, car, à l'instigation³ de Fontanet, j'en tirais chaque jour quelque chose pour acheter des gâteaux et des tablettes de chocolat.

Fontanet m'engageait d'autant plus vivement à faire ces dépenses qu'il apporterait bientôt lui-même des sommes énormes à la caisse commune.

3. — Le mercredi, jour de congé, ma mère me laissait sortir l'après-midi seul avec Fontanet qui lui inspirait une entière confiance. A un certain égard, elle n'avait pas tort : Fontanet ne faisait jamais de sottises, mais, volontiers, il en faisait faire aux autres....

Nous profitâmes de cette confiance pour aller visiter la veuve Bargouiller....

Vers le bout du passage, au numéro indiqué par La Chesnais, nous poussons une porte et nous pénétrons dans des ténèbres gluantes, nous respirons une odeur de moisissure et nous nous heurtons à de vieux fûts, à des échelles, à des planches pourries.... Après quelques instants, nos yeux, s'accoutumant à l'obscurité, découvrent un escalier tournant très rapide, où pend pour soutien une grosse corde grasse. Après avoir monté à tâtons une vingtaine de marches, nos mains touchent une porte; ne trouvant pas de sonnette, je gratte doucement. Fontanet frappe plus fort.

« Qui frappe ? demande une voix rude.

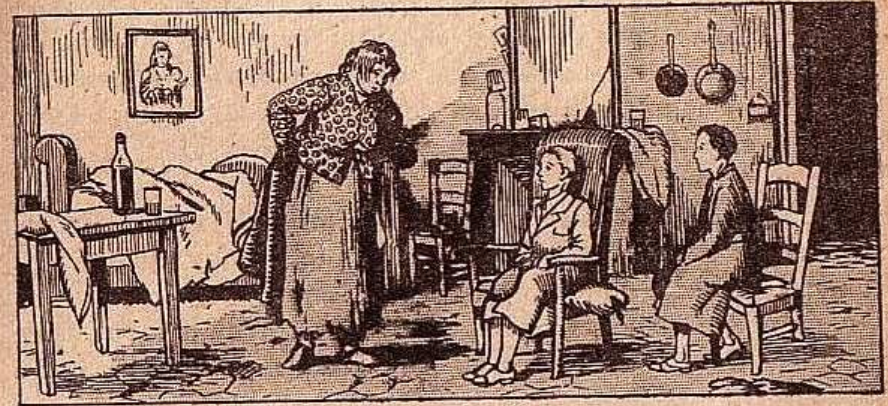
— Nous.

— Que demandez-vous ?

— Mme Bargouiller. »

Des pas approchent lentement, la serrure grince, la porte s'ouvre. Mme Bargouiller paraît rougeoyante, coiffée en nid de vipères, la poitrine mal contenue par une camisole à fleurs.

4. — La chambre carrelée servait de cuisine et de chambre à coucher ; un grand lit, un petit, un buffet de bois, quelques



chaises de paille en composaient l'ameublement. Une de ces chaises n'avait que trois pieds. Des ustensiles de cuisine et des images de sainteté étaient pendus aux murs. Des bouteilles et des verres sales garnissaient la cheminée.

La veuve nous demanda d'une voix adoucie ce que nous voulions.

« Vous êtes pauvre, n'est-ce pas, madame ? lui demanda Fontanet.

— Hélas, oui ! » soupira la veuve.

Elle nous fit asseoir. Fontanet, bien plus petit que moi, lui parut le plus considérable, car elle le fit asseoir dans un siège garni de coussins troués et me tendit la chaise qui n'avait que trois pieds. Elle nous conta en gémissant ses malheurs : ils venaient de son veuvage. Son mari occupait un poste de confiance à Bercy⁴. Mais il était mort après une longue maladie et l'on avait tout vendu. Elle-même était matelassière, mais avait perdu toute sa clientèle. Elle parla abondamment de ses deux enfants, Alice et Firmin, bien mignons et donnant bien de la peine à élever. Sans ouvrage pour l'heure, ils étaient allés en chercher.

5. — Avec une grâce et une aisance que j'admirai, Fontanet lui remit le secours pécuniaire⁵, sans spécifier⁶ la part que j'y avais, car il connaissait ma modestie. Elle l'appela M. le Vicomte, et le remercia avec des larmes en louant le bon Dieu qui lui avait envoyé un ange pour la secourir.

Elle nous demanda si par hasard nous n'aurions pas du vieux linge et de vieux souliers, car elle en manquait. Elle nous demandait de lui donner tout ce qui était hors d'usage : elle tirerait parti de tout.

6. — Elle s'enquit de la personne qui nous avait envoyés, et, quand elle sut que nous savions son adresse par le fils de Mme de La Chesnais, elle garda le silence, ce qui me donna l'impression qu'elle n'était pas restée en très bons termes avec sa bienfaitrice.

Elle s'informa soigneusement de nos noms et de la condition⁷ de nos parents et nous fit répéter plusieurs fois l'indication de nos domiciles, comme pour l'apprendre par cœur.

Nous nous levâmes et prîmes congé.... Pour moi, je sortis de ce misérable logis le cœur sec et sans aucune pitié de la veuve Bargouiller.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Mécompte** : déboire. — 2. **Passage** : ruelle généralement étroite et mal entretenue. — 3. **A l'instigation de** : poussé par, incité par. — 4. **Bercy** : quartier du sud-est de Paris où se fait un grand commerce de vins. — 5. **Pécuniaire** : qui consiste en argent. — 6. **Spécifier** : détailler, préciser. — 7. **Condition** : rang, position sociale.

Le sens. — 1. Qu'indique La Chesnais? — 2. Pourquoi Mme Bargouiller pouvait-elle représenter l'infortune cachée? — 3. Quels sont les détails qui rendent peu accueillant l'abord du logement de Mme Bargouiller? — 4. La veuve Bargouiller sait-elle bien apitoyer les enfants? Comment? — 5. Qu'est-ce qui rend l'auteur méfiant?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La conjugaison. — **Les verbes pronominaux.** — 395. — Copiez le n° 6. Soulignez les verbes actifs d'un trait et les verbes pronominaux de deux traits. 396. — Conjuguez aux temps simples de l'indicatif : *s'asseoir, s'enquérir*.

La phrase. — 397. — *Ne trouvant pas de sonnette, je gratte doucement.* — Faites 10 phrases sur ce modèle. Ex. : *N'ayant pas un sou en poche, je dois déjeuner par cœur.* — *Ne réussissant pas à ouvrir la porte, je....*

99. — Caleçons et bonnets de coton.

1. — Sans tendresse pour la veuve Bargouiller, je résolus cependant de lui continuer mes bienfaits. Ce n'était pas facile. Je n'avais pu économiser en toute une semaine que vingt-cinq centimes, maigre ressource pour une mère et ses deux enfants. Fontanet n'avait encore rien reçu de sa tante. Tourmenté du désir de donner, et me rappelant que la veuve Bargouiller demandait instamment¹ du vieux linge, je jetai les yeux sur l'armoire où ma mère rangeait mes caleçons et mes chemises, et je fus tenté d'en prendre quelques-uns pour satisfaire mon appétit de bienfaisance.

2. — Le mercredi, cette tentation devint irrésistible.... Ma conscience me l'interdisait absolument. Je n'écoutai point ma conscience, je me coulai dans ma chambre, j'ouvris précipitamment l'armoire (c'était, il m'en souvient, une petite armoire anglaise, très simple, en acajou, que je trouvais affreuse et qui devait être charmante; mais nul alors ne s'avisait de la trouver belle). J'en tirai sans choix, presque au hasard, un petit paquet de hardes² que je coulai sous mon pardessus, et je m'esquivai³ aussitôt en compagnie de Fontanet. Si l'on veut le savoir, j'emportai, autant qu'il m'en souvienne, deux ou trois chemises, un gilet de laine, ou peut-être de coton, et une demi-douzaine de bonnets de nuit, de ces bonnets de nuit vraiment hideux qu'on nommait casques à mèche. Sans doute, j'avais fait ce choix avec précipitation, mais quand je dis que je l'avais fait au hasard, je farde⁴ la vérité. Les bonnets de coton m'étaient en horreur; dépenser les miens en aumône me causait une double joie, et c'est avec une intention bien nette que j'en mis le plus grand nombre possible dans mon butin....

3. — Fontanet, qui huit jours auparavant avait si bien exprimé les délices de la bienfaisance, ne s'intéressait plus à la veuve Bargouiller. Il refusa de m'accompagner chez elle. Son intention était d'aller tirer à la carabine dans une baraque nouvellement établie sur le boulevard de l'Observatoire....

4. — Je trouvai Mme Bargouiller plus rouge et plus enflammée que la première fois et le nid de vipères plus agité sur sa tête. Elle

me demanda des nouvelles du petit vicomte (c'est ainsi qu'elle appelait Fontanet) et, quand elle apprit qu'il ne viendrait point, elle parut vivement contrariée.

« Il est si mignon, dit-elle. Et puis on voit qu'il est « de la haute ».

Alice et Firmin étaient encore sortis pour chercher de l'ouvrage. Leur mère reçut avec une reconnaissance qui me parut médiocre les vêtements que j'apportais pour eux. Elle m'invita avec des prières et même des menaces à ne pas dire dans ma famille à qui j'avais remis ce linge; elle m'avertit que les plus grands malheurs fondraient sur moi si je révélais ce secret. Comme je ne lui promettais rien, elle changea de manière, gémit, pleura, prit Dieu à témoin de ses malheurs et de ses vertus; puis, ayant versé un peu de liqueur rouge dans un petit verre, elle me l'offrit. « C'est du noyau⁵, me dit-elle, cela vous fera du bien, mon mignon. »

Je refusai, elle insista, Toutes les vipères de sa chevelure se tordaient sur sa tête. Épouvanté, je bus. Elle me demanda si je ne pourrais pas lui donner quelque argent pour payer le boulanger. Je lui répondis avec confusion que je n'en avais pas.

5. — J'étais soucieux; en montant l'escalier domestique⁶, mon inquiétude croissait à chaque degré. Je me jugeais sévèrement et m'attendais, non sans raison, à ce que mes fautes fussent découvertes. Justine m'ouvrit la porte. Ses yeux bleus avaient cuit dans les larmes; ses joues écarlates étaient près d'éclater. Elle me regarda en silence, avec terreur.

Je trouvai ma mère très calme : « Tu sens l'eau-de-vie, me dit-elle. D'où viens-tu ? A qui as-tu donné le linge que tu as emporté ?

— A une pauvre veuve, qui habite la cour du Dragon, Mme Bargouiller.

— Je la connais », fit ma mère.

Et se tournant vers mon père :

« C'est cette matelassière qui m'a volé la laine de mes matelas et s'est fait chasser de partout pour son ivrognerie. » Irrité d'avoir été dupe, je protestai aigrement⁷ que c'était une très honnête femme, et pieuse. J'ajoutai que Mme Bargouiller avait deux enfants à élever.

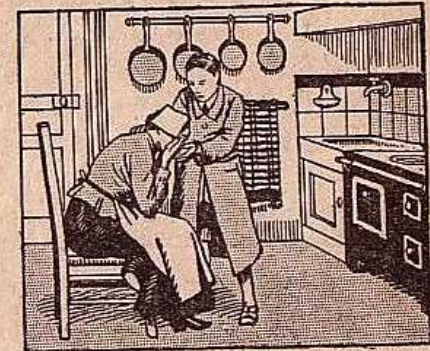
« Sans doute, me répondit mon père, et ils sont fort à plaindre. Mais, dis-moi, Pierre, pourquoi n'as-tu pas consulté tes parents

avant de faire l'aumône ? Il n'y a rien de plus difficile que de donner. Et j'avoue que cette question de la charité privée me trouble beaucoup. C'est bien de la témérité⁸ de ta part, Pierre, d'avoir cru, à ton âge, pouvoir faire seul, sans conseils, ce qui exige beaucoup d'expérience et de réflexion. »

ANATOLE FRANCE. [La Vie en fleur. Calmann-Lévy, édit.]



« Justine, continua ma mère, a découvert le pillage de ton armoire.... Elle a eu peur d'être accusée du vol, et la voilà anéantie. » Je courus à la cuisine et je trouvai notre Justine dans le plus sombre désespoir....



Je ne pus que l'embrasser pour me faire pardonner. « Ah ! monsieur Pierre, s'écria-t-elle à travers ses sanglots, si vous aviez été plus intelligent, vous n'auriez pas fait chose pareille. » Elle avait bien raison.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Instamment** : avec insistance. — 2. **Hardes** : vêtements. — 3. **S'esquiver** : se sauver adroitement. — 4. **Farder la vérité** : la faire plus belle qu'elle ne l'est réellement. — 5. **Noyau** : liqueur préparée avec les amandes des fruits à noyau. — 6. **Domestique** : de ma maison. — 7. **Aigrement** : d'une manière revêche, peu aimable. — 8. **Té-**

mérité : ici, confiance injustifiée en soi.

Le sens. — 1. Que décide l'auteur ? — 2. Montrez qu'il n'est pas tranquille ? — 3. Agit-il cependant tout à fait sans réflexion ? — 3. Montrez qu'il n'est qu'à demi content de l'accueil de Mme Bargouiller. — 4. Opposez l'attitude de Justine et celle de la maman. — 5. Comment l'auteur se défend-il ?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — 398. — Donnez 10 adjectifs commençant par le préfixe **ir** comme **irrésistible**; donnez le contraire de **bienfaisant**; donnez ensuite 4 mots commençant par **bien** et le mot correspondant commençant par **mal** ou par **mé**. Ex. : **bienheureux**, **malheureux**.

399. — Classez en trois groupes les mots donnés ci-après suivant qu'ils sont de la famille de **mal**, de **plume** ou de **sonner**. Expliquez ceux d'entre eux qui sont en italique : *plumetis*, *malséant*, *sonnerie*,

sonore, dissonance, maudire, plumeau, déplumer, malappris, *maladresse*, *plumet*, *malédiction*, *consonne*, *sonorité*.

La phrase. — 400. — **Irrité d'avoir été dupe**, je protestai aigrement que... (n° 5). Faites 6 phrases commençant ainsi par un adjectif ou un participe. Ex. : *Content d'avoir eu tant de succès, je déclarai que, dès le lendemain, je...*

La rédaction. — 401. — A l'aide des gravures, essayez de rédiger la fin de cette histoire. Concluez.